

(Fragment d'article : Victoria Sau)

LE PATRIARCAT

Dire que le patriarcat est une structure non écrite mais inscrite dans la société est quelque chose que je répète comme un *leitmotiv* mais que je vais mettre maintenant par écrit ; autant mettre par écrit le patriarcat, et tenter de l'expliquer le mieux que l'on peut. Que cette structure ne soit pas écrite est une évidence : si c'était le cas, elle fonctionnerait comme les statuts d'une société, comme une constitution, ou comme le décalogue du christianisme lui-même. On pourrait avoir à disposition ses articles afin de les soumettre à de possibles révisions, à des modifications ou à des substitutions par d'autres. Si le patriarcat avait été écrit, il y a peut-être longtemps que nous l'aurions supprimé et substitué par un autre ordre des choses. Mais, ce n'est pas le cas, c'est une institution flottante, quelque chose s'apparentant à une fumée qui envelopperait tout mais qui ne se laisserait pas attraper. De là le fait qu'il est important de l'analyser, de le détailler, de le capter dans toute sa mesure, en un mot de l'écrire, afin qu'il soit lu et relu, commenté, critiqué et déqualifié jusqu'à son extinction ; il ne s'agit pas seulement, en effet, de l'annoter ou de le gloser.

Le patriarcat s'infiltré par tous les pores de la société. Il est né il y a des milliers d'année – un souffle dans l'histoire –, à l'époque où l'écriture n'existait pas encore, il s'est installé, petit à petit, ici et là, quand les circonstances étaient propices, et son expansion s'est poursuivie au moyen de la diffusion culturelle jusqu'à ce qu'il devienne universel.

Une fois qu'ils eurent découvert la participation masculine au processus de procréation de l'être humain, les hommes, plus forts et plus puissants, en général, que les femmes, eurent l'excuse dont ils avaient besoin pour en finir avec le monopole de la maternité, référence autour de laquelle tournait la société toute entière, y compris la fertilité des champs et des animaux. Cependant, ce qui avait existé auparavant n'était pas un matriarcat, il aurait fallu pour cela que les femmes aient pris le pouvoir intentionnellement à un moment ou à un autre. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle le professeur Borneman qualifie cette période de *matristique* ; les relations humaines et les coutumes étaient médiatisées par les femmes et la maternité, phénomène naturel dont émanaient les principes directeurs par lesquels les groupes humains étaient gouvernés.

Pour en finir avec le patriarcat, les femmes ne doivent pas se contenter de penser qu'elles sont différentes du fait de leur sexe mais qu'elles sont égales en tant qu'êtres humains. Ce faisant, elles utilisent simplement la raison féminine – qui est la vraie raison – mais en leur laissant, à eux, la leur, la fausse, bien que, paradoxalement, le faux se trouve en position dominante. La partie masculine de la société développa dans des temps très éloignés une stratégie en raison de laquelle le faux – c'est-à-dire l'idée selon laquelle nous ne sommes pas aussi humaines qu'eux – fut introduit au lieu du vrai, alors que le vrai demeura relégué pendant des siècles et des siècles. D'où les mensonges accumulés qui brouillent continuellement les événements humains, parce que le mensonge

des origines a sa continuation dans toutes les autres questions ; comment pourrait-il en être autrement ? Les femmes doivent donc se mettre à la place de l'autre sans cesser d'être elles-mêmes afin de pouvoir comprendre le fonctionnement de sa philosophie de vie.

Toutefois, pour démontrer quoi que ce soit, il faut tout d'abord savoir comment cela a été fabriqué, où se trouvent les vis, les charnières, les raccordements, de la même manière, si l'on peut utiliser cet exemple, qu'une bande de malfaiteurs très intelligents étudient comment désactiver tous les systèmes d'alarme sur le chemin qui doit les conduire au coffre-fort principal d'une grande banque. Et ce parce que la pensée patriarcale a ses fissures, ses déchirures et ses trous, certains petits, d'autres déjà assez grands, qui entraîneront sa disparition.

Le patriarcat est composé d'usages, de coutumes, de traditions, de normes familiales et d'habitudes sociales. Pour les perpétuer, pour qu'ils et elles demeurent en vigueur génération après génération, il a fallu quelque chose d'autres que la loi, la loi du père ; des éducateurs, des philosophes, des pédagogues ont été nécessaires, de même que des médecins, des religieux, des juristes et des politiciens ; c'est-à-dire tout un réseau de serviteurs du nouveau système, parfois même avec la complicité de certaines femmes qui suivirent l'adage « De ce qui est perdu tire ce que tu peux ».

Le monde, qui a toujours été unique, est en plus aujourd'hui globalisé, c'est-à-dire que ce qui se produit en n'importe quel endroit de la terre est visible sur la totalité de celle-ci, est sous le regard de tous les êtres humains et, de surcroît, nous concerne tous ; nous n'avons pas d'excuse pour nous soustraire à ce qui se passe, quel que soit le lieu où cela se passe. Ceci est un avantage qui permet de voir le patriarcat dans toute son extension, dans sa multiplicité de manifestations, parce que cela permet de le délimiter, de l'enfermer dans le cercle qui lui est propre, de l'objectiver une fois pour toutes.

Les piliers

La grande diversité culturelle du monde fait que les phénomènes patriarcaux ne sont pas exactement les mêmes dans tous les endroits. Ici, par exemple, il y a le divorce et, là-bas, celui-ci est interdit ; ici, les femmes sont obligées de se vêtir d'une manière déterminée et, là-bas, d'une autre. Il y a des zones de libération de la femme plus avancées que d'autres, et ainsi de suite. Cependant, pour qu'un système de choses, un ordre, se tienne, il a besoin de piliers qui le renforcent définitivement, qui sont immuables. Et l'un de ces piliers est la prostitution.

Elle se produit ici, là et là-bas. Elle joue avec le facteur universel. Elle dispose du soutien de la majorité des hommes même s'ils sont, pour d'autres questions, les ennemis les plus acharnés. La prostitution présente le patriarcat comme naturel en se présentant elle-même comme un phénomène aussi vieux que le monde et qui se confond avec la nature, c'est-à-dire qu'il serait dans l'essence même de la société sans qu'il soit possible de le modifier. C'est en cela qu'elle constitue un pilier, le plus solide du patriarcat. Toutefois, les mêmes sophismes qui servent à la justifier montrent qu'elle n'est pas naturelle mais historique ; en effet, s'il en était autrement, ils ne seraient pas nécessaires pour la justifier, pas

davantage qu'il n'est nécessaire de justifier qu'il faut manger, boire et dormir, par exemple. On a dit à l'occasion que les prostituées existaient pour sauvegarder l'honnêteté des femmes décentes, comme si une femme « décente » ne courrait pas le risque, selon les circonstances, de tomber dans la prostitution ; d'autres disent que c'est un mal indispensable ; et, dans la majorité des cas, que c'est le plus vieux métier du monde. En tout cas, du monde patriarcal.

Historiquement, les femmes ayant été défaits et leur état de soumission ayant été obtenu, il fallait ensuite maintenir le sabre au-dessus de leurs têtes afin qu'il ne leur reste aucun doute quant à celui qui était le maître et à leur place dans ce monde : une humiliation permanente, une blessure toujours ouverte chez les femmes.

La guerre est l'autre pilier sur lequel se fonde le patriarcat. La prostitution et la guerre sont intimement liées. La première est la remise à jour permanente du matricide. Ces femmes ne sont pas censées avoir des enfants. Toutefois, comme elles en ont en dépit de tout, ceux-ci occupent le rang le plus bas de la société. Quelqu'un voit-il le fils d'une prostituée comme gérant d'une banque, maire d'une ville, ou membre d'un parlement, peut-être ? La guerre est ce qui vient ensuite.

Après que les hommes se soient emparés des femmes et de leur progéniture, et obtenu leur vassalité, le concept de *pouvoir* demeura établi entre eux. Ils avaient alors en toute propriété un grand groupe humain, et ils se le répartirent entre eux, bien que de manière inégale. Marx et Engels virent la propriété de la terre comme étant le premier pas vers la propriété privée. Comme des hommes qu'ils étaient, ils ne signalèrent pas que la première prise de possession qui avait eu lieu, pour laquelle les hommes avaient besoin de cette terre de manière organisée, était le fait d'avoir fait leurs les femmes, et que tout le reste viendrait comme complément.

Cependant, tous les hommes ne reçurent pas un lot égal de femmes au cours de cette répartition et, avec elles, des terres correspondantes. Les plus agressifs, les plus forts, les plus violents et les plus dominants obtinrent le plus grand nombre, et il y eut même des hommes qui n'en obtinrent aucune. La différence entre les uns et les autres était donnée et, avec elle, les raisons de l'affrontement qui allait suivre.

Du fait de cette procédure d'accaparement des femmes, de nombreux hommes furent privés d'elles, alors que ceux qui en avaient beaucoup jouissaient du privilège de réunir en un nombre réduit d'années, entre douze et vingt, une « armée » de fils et une bonne quantité de filles qui continuaient à leur être fournis. Le roi biblique Salomon eut, selon la Bible, « sept cents femmes de sang royal et trois cents concubines » (1 Rois, 11, 3). Les hommes ayant davantage de femmes et d'enfants avaient davantage de pouvoir que les autres, et ils en firent ou bien des sujets ou des vassaux, ou bien des ennemis. À cela, ils ajoutèrent la possession de terres et d'animaux.

Ainsi, la prostitution et la guerre sont les deux piliers de base du patriarcat. Dans un cas, les femmes placées sans ambages dans la situation la plus infamante, et les hommes, pour leur part, élevés au podium de la plus grande violence. La guerre et la virilité vont de pair.

La polygamie masculine, dont le vrai nom est polygynie – la polyandrie étant la situation dans laquelle la femme dispose de divers ou de nombreux hommes –, continue malheureusement à exister, encore de nos jours. La polygamie est un résidu patriarcal, encore trop répandu dans le monde, qui est le très fidèle reflet de la répartition des femmes considérées comme une autre espèce de bétail, dans ce cas humain. C'est l'autre extrême de la prostitution et, comme presque toujours, les extrêmes se touchent.

Épilogue

En vue de l'abolition du patriarcat, il serait important, entre autres décisions à prendre, de présenter une demande à un forum international de la politique, l'Organisation des Nations unies, pour mener à terme l'action suivante : cinq hommes, un de chaque continent, en représentation de tous les hommes de la planète, devraient lire un document dans lequel serait demandé officiellement pardon à toutes les femmes pour les offenses auxquelles elles ont été soumises pendant le patriarcat. Une femme de chaque continent serait présente et la cérémonie prendrait fin par une poignée de mains qui scellerait un temps passé et ouvrirait la porte à un temps nouveau. Cet acte, et le document correspondant, serviraient pour donner témoignage de l'historicité de l'ordre patriarcal en même temps qu'il l'annulerait.

Bien évidemment, de nombreuses situations indésirables continueraient à se produire de fait. Un papier, pour important qu'il soit, n'est pas suffisant pour mettre fin à un état de choses, quel qu'il soit, par ailleurs si complexe. Mais ces situations – offenses sexistes de tout type – seraient pénalisées de droit, ce qui en réduirait le nombre petit à petit jusqu'à parvenir à leur totale extinction.

Pourvu que cela se produise.

Barcelone, le 17 mai 2006
Victoria Sau